P. Nicaise-Vermer

Les
Apparitions de la Vierge à Beauraing

—

Accusés, levez-vous!...

Les enquêtes du R. P. Bruno
et des Professeurs Van Gehuchten et De Greeff
jugées par un paysan beaurinois

Au lieu où aujourd'hui brûlent cent mille cierges
Un pan du ciel s'ouvrit; cet enfant vit la Vierge.
. . . .
Là j'ai vu dans la nuit solennelle et superbe
Un peuple qui campait et qui dormait sur l'herbe.
FRANCIS JAMMES.

BRUXELLES
AVRIL 1933

Avant-Propos

L'affaire des apparitions de Beauraing a passionné les esprits et fait couler beaucoup d'encre. Plusieurs écrivains, étrangers au pays hormis le Dr Maistriaux, ont rapporté les faits plus ou moins exactement; les uns ont fait de la littérature, d'autres ont cherché à faire de l'histoire sur des événements dont le recul n'est pas encore suffisant.

La plupart de ces brochures, sauf celle de C. Derselle, qui est remplie d'inexactitudes et d'insinuations perfides dont Roger Saussus a fait bonne justice, sont écrites dans un esprit de foi, et plutôt sympathique à la cause qui nous est chère; aucun jusqu'à présent n'avait mis en doute la sincérité absolue des enfants visionnaires.

Il était réservé à un religieux français, le R. P. Bruno, et à deux professeurs de Louvain de publier, sur ces événements, dans une revue religieuse, des études nettement hostiles et d'une injustice flagrante.

C'est ce qui m'a déterminé moi-même à devenir un écrivain d'occasion.

Si ces pauvres chroniqueurs, tortionnaires d'enfants, coupeurs de cheveux en quatre, sont ici durement traités, qu'ils veuillent bien ne s'en prendre qu'à eux-mêmes.

. . . .

Dans nos argiles de la Famenne, les chevaux marchent lentement en retournant la glaise compacte, et celui qui les mène a le temps de rêver à son aise.

C'est à vous, savants prétentieux, qui à la place du cœur n'avez qu'un scalpel; hommes trop orgueilleux pour vous incliner devant des choses qui vous dépassent, c'est à vous que je songeais en ces premiers jours de printemps, la main sur le versoir de la charrue, et les regards perdus dans les vastes horizons de mon pays aimé... La colère montait en moi, et je pensais qu'il est grand temps qu'un homme de chez nous se lève enfin pour dire sa foi à la Vierge de Beauraing, et prendre la défense de cinq petits enfants.

P. N.

Beauraing, 25 mars,
jour de l'Annonciation de la Sainte-Vierge.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur.
Que la dernière place en votre purgatoire.
Pour pleurer longuement notre tragique histoire
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

PEGUY.

Je m'attaque à de bien gros personnages, mais n'empêche, allons-y. Le bon sens et la vérité ont toujours le droit de se faire entendre.

Je ne suis ni médecin, ni chef de gare, ni membre du club spirite de Beauraing; je suis un simple Beaurinois perdu dans la foule. Je connais fort bien mon village, où je suis né, et où, depuis plusieurs générations, mes ancêtres cultivaient leurs champs. Je fais comme eux, et j'ai gardé leur foi, que j'ai transmise à mes nombreux enfants.

Je connais parfaitement les familles Voisin et Degeimbre, grands-parents, parents, enfants, oncles et cousins. J'ai assisté, souvent de très près et même plusieurs fois à côté des petits voyants, à toutes les apparitions, depuis le 4 décembre jusqu'au 3 janvier. Depuis lors, je n'ai jamais manqué d'aller chaque soir à la grotte, où les enfants, entourés de quelques centaines de personnes, continuent à aller dire le chapelet et chanter des cantiques. Je ne pense pas qu'à Beauraing, on mettrait en doute ma sincérité.

Voilà quelques titres, je crois, pour après tous les Derselle et autres écrivains, avoir aussi le droit de dire ma pensée qui est celle de la plupart de mes concitoyens.

Ces messieurs dont les noms sont sur la couverture de la présente brochure, ont publié leurs enquêtes dans les *Etudes carmélitaines*. Ils les lancent maintenant dans le grand public sous forme de brochures.

Les goujateries de la *Dernière Heure*, du *Peuple* et du *Pourquoi pas* m'avaient laissé assez froid; mon Dieu, ces gens-là font leur métier. J'avais cependant regretté de voir

le dessinateur Ochs, qui nous avait habitués à mieux, prostituer son talent en nous donnant une caricature odieuse d'Albert Voisin, un pauvre petit gosse de dix ans! qu'il représente sous les traits d'un pâle voyou, yeux clignotants et chassieux, oreilles décollées, tête d'idiot dégénéré. Passons cela n'a pas d'importance.

Mais quand on s'appelle P. Bruno de Jésus-Marie, s'il vous plaît, quand on a l'honneur de professer à l'Université catholique de Louvain, on a, semble-t-il, envers soi-même, envers les chrétiens qu'on prétend éclairer, d'autres devoirs, une autre responsabilité que les bonshommes des gazettes précitées.

De ces obligations, d'autant plus rigoureuses que la matière en elle-même est plus grave, et que celui qui la traite est plus élevé en dignité, ces hauts personnages ne paraissent pas avoir eu grand souci.

Je ne reprendrai pas par le menu tout leur travail; je me bornerai à mettre en lumière la pauvreté manifeste de leur documentation, et l'esprit souvent tendancieux de leur enquête.

D'autres voix, plus autorisées que la mienne, ne tarderont pas, je l'espère, à s'élever pour rétablir les droits de la vérité et défendre avec moi des petits enfants qui n'avaient pas mérité tant d'injustice.

A VOUS, RÉVÉREND PÈRE BRUNO

Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde!
Et de fait, nul de vous ne risque, ni hasarde
Un seul pan du prestige, un seul pli du drapeau,
Tant la doctrine exacte et du Bien et du Beau
Est là, qui vous maintient entre ses hauts [dilemmes.

VERLAINE.

Vous ne connaissiez donc, vous l'avouez vous-même, jusqu'au 7 janvier, les faits de Beauraing que par deux reportages de journaux français.

Le 7 janvier, un témoin extrêmement honorable, comme on les appelle tous, vous dépeint de façon très inexacte la soirée du 3 janvier.

On vous avait prié de Belgique de publier une *étude critique* sur l'affaire, et vous venez à Beauraing le 11 dans le but de publier des *travaux bien justifiés*.

A peine arrivé, vous apprenez que l'évêque de Namur ne se prononce pas, et que le Dr Degreeff est venu faire une enquête. Etes-vous mis en possession de ses notes ou en connaissiez-vous déjà l'essentiel avant de partir? Votre texte est un peu obscur à ce sujet, mais il laisse entendre que, au cours de votre enquête rapide, vous en connaissiez la teneur.

Cela facilite singulièrement votre travail et vous n'essayez guère de pousser très loin vos investigations.

Vous n'aviez qu'une demi-journée à passer à Beauraing, mais vous faites cependant une longue visite de trois heures chez le Dr X... témoin de premier plan, dites-vous, dont vous taisez le nom par une discrétion très regrettable. Mais il n'empêche que tout le monde sait que ce Dr X..., qui s'est montré assez peu aux apparitions, et dont l'attitude, tantôt croyante, tantôt gouailleuse, les propos de mauvais goût ont étonné bien des gens, est précisément celui qui avait

si bien documenté le Dr Degreeff quelques jours auparavant.

Au cours de cette longue conférence, vous aviez donc eu le temps d'apprendre bien des choses.

Vous avez ensuite la chance de rencontrer des personnes *très sérieuses* de Beauraing qui se hâtent de vous apprendre une chose que tout le monde ignorait jusqu'à ces derniers jours, à savoir qu'un proche parent des voyants, ayez donc la franchise de dire que c'est M. Voisin, s'occupe de spiritisme et se rend à un club spirite de Beauraing. On s'est moqué de vous, Père Bruno. Il n'y a jamais eu ici ni spirites ni club spirite. Le Dr Degreeff raconte la même histoire et ajoute que chacun à Beauraing connaît le président du club... C'est le Dr Derselle qui, le premier, avait parlé de spiritisme, mais c'était pour insinuer l'hypnotisation possible des enfants Voisin par leur père. Vous ne faites pas, vous, cette insinuation, mais il n'empêche que pour les lecteurs peu informés qui prennent pour argent comptant tout ce que vous dites, cette histoire laisse le champ libre à toutes les suppositions.

Vous prenez enfin le temps d'aller faire visite aux familles des voyants. Vous étiez déjà, dès avant cette visite, prévenu défavorablement contre eux : par les notes du Dr Degreeff, dont vous aviez pu prendre connaissance, par votre visite de trois heures au Dr X... et par la personne très sérieuse qui vous avait confié l'histoire des spirites.

Vous observez très finement qu'Andrée Degeimbre a un défaut de prononciation que, pour ma part, je n'ai jamais remarqué, bien que j'aie parlé assez souvent avec elle; elle aurait prononcé Haine pour Reine, ce qui fait : Haine des Cieux! Pourquoi vous donner le ridicule de noter ce détail qui n'intéresse personne, sinon parce que vous pensez qu'il pourrait vous venir à point?

Vous lui posez, à cette enfant de quatorze ans, une question assez sotte : « Pourquoi la Vierge est-elle venue? » Elle vous répond sèchement, mais avec beaucoup d'à-propos : « Sauriez-vous bien le dire, vous? ». Vous voilà parti mécontent.

Chez Voisin, vous n'avez pas plus de chance, Albert ne vous reçoit pas poliment. Je le regrette pour vous, mais sans doute ces enfants avaient-ils deviné d'instinct à qui ils avaient affaire. Ignorez-vous donc que pour obtenir bon accueil d'un enfant il faut d'abord conquérir sa sympathie et sa confiance?

Grâce à Dieu, ce n'est pas le récit de votre visite aux petits voyants qui détruira l'excellente impression produite par eux sur les milliers de visiteurs qui les assaillaient chaque jour.

Après ces visites chez Voisin et Degeimbre, vous en tentez une, enfin, chez le Dr Maistriaux, témoin, lui, de tout premier plan. Mais il est trop tard, c'est l'heure où les enfants vont à la grotte, le docteur a l'habitude de les accompagner et il ne peut vous donner audience. C'est une personne de ma famille qui, se trouvant chez lui, vous indique le chemin du pensionnat. Vous vous y rendez et vous êtes admis dans l'enclos des Sœurs. Les enfants récitent le chapelet, entourés d'une foule recueillie; tous les hommes se découvrent avec respect. Ce jour, on regardait avec étonnement un religieux qui ne se découvrait pas, et ce religieux, on savait son nom dès ce soir, c'était le R. P. Bruno.

Naturellement, vous n'avez assisté à aucune apparition, puisque vous n'êtes venu à Beauraing que le 11 janvier.

Vous nous confiez, entre autres choses, qu'il est bien regrettable que la Vierge ne se soit pas nommée « Marie Médiatrice » plutôt que « Mère de Dieu et Reine des Cieux ». A ce sujet je vous renvoie à l'abbé Englebert et à Thomas Braun, ils ont répondu d'avance, et très spirituellement à votre prétention de dicter à la Vierge ce qu'elle aurait dû dire.

Vous faites ensuite de longues digressions qui n'ont avec les faits de Beauraing qu'un rapport très lointain; et enfin pour justifier votre refus de croire, vous invoquez l'autorité de saint Jean de la Croix, qui veut qu'on rejette toutes ces visions et manifestations sensibles, *même si elles viennent de Dieu*. Vous nous parlez longuement de ce saint du moyen âge, qui vivait à une époque où il était dangereux d'avoir des visions.

Vous n'ignorez pas cependant qu'une jeune fille française, née en ces temps troublés au village de Domremy, avait entendu des voix célestes et que, malgré les preuves surabondantes qu'elle eût données de la divinité de sa mission, elle fut brûlée vive à Rouen, condamnée par un tribunal ecclé-

siastique comme sorcière, hérétique et relapse... et pourtant, on l'appelle aujourd'hui sainte Jeanne d'Arc.

Une autre jeune fille française, appelée Bernadette Soubirous, avait eu aussi des visions, et l'Eglise, loin d'adopter la doctrine du saint dont vous vous réclamez, a reconnu le caractère surnaturel de ces visions; elle en fête cette année le soixante-quinzième anniversaire.

Vraiment, votre saint patron manquerait aujourd'hui d'autorité à ce sujet, et vous avez mal choisi vos auteurs.

Mais peut-être pensez-vous qu'il est regrettable que la Vierge aurait daigné se montrer en Belgique?

Voilà donc, à peu de chose près, tout le bagage documentaire que vous emportiez de Beauraing pour rédiger votre rapport, qu'on vous demandait *objectif et critique* :

Quelques ragots, quelques racontars ramassés au hasard des chemins ou chez des témoins plus ou moins suspects; des notes empruntées à un autre enquêteur sans contrôler les renseignements à leur source, une visite hâtive et maladroite aux familles des voyants. Etes-vous allé trouver la Révérende Mère Supérieure du pensionnat? Je ne le pense pas puisque vous dites en note (p. 139) que vous n'avez pu contrôler l'histoire de la médaille de saint Benoît. Voilà le témoin très honorable et de tout premier plan que vous auriez dû interroger avant tout autre...

Et vous rentrez le lendemain dans votre lointain couvent, où dans le calme de votre cellule, vous rédigez ce travail que j'ai sous les yeux, et que vous terminez, sous forme de conclusion, par cette phrase : « Quelle grande pitié que ces chrétiens venus à Beauraing, en quête d'extraordinaire, assoiffés de merveilleux! »

. . . .

Quelle pitié plutôt de voir un prêtre de Jésus-Christ, si sourd et si rebelle à l'appel du divin!

Ce n'est certes pas à vous qu'on pensera en lisant ces vers de Verhaeren :

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de Cierge,
Sont les amants naïfs de la Très Sainte Vierge.

Mais, au contraire, quel réconfort et quelle joie, que ces milliers de chrétiens venus à Beauraing, assoiffés de

surnaturel en ces temps de matérialisme; criant leur foi et leur amour à la Vierge, dont, invinciblement, ils croyaient en la présence; pleurant de joie si, au terme de leur long pèlerinage et de leur longue attente, ils avaient eu le bonheur d'entendre la prière frémissante des enfants en extase devant la Mère de Dieu!

Eteigneur d'étoiles, étouffeur d'idéal, Dieu vous avait donné la haute mission d'élever les âmes vers Lui, et vous les abaissez vers la terre!

Le peuple vous entendra et ne vous comprendra pas. Mais il recueillera avec amour cette invocation de notre cher poète Thomas Braun : « Je crois en ma bénigne Dame de Famenne et d'Ardenne, et si nous avons été trompés par un mirage, heureux mirage et bonheur d'avoir cru! »

A M. LE PROFESSEUR VAN GEHUCHTEN

Ce qu'ici-bas refuse Dieu aux tout-puissants
Il en a ébloui ce cœur de quatorze ans.
FRANCIS JAMMES.

Vous êtes venu à Beauraing une seule fois au cours des apparitions, le 31 décembre.

Étant arrivé vers la fin de l'après-midi, vous vous rendez chez le docteur Maistriaux qui invite les deux petites Degeimbre à se rendre chez lui. Elles arrivent vers 5 heures et vous les interrogez pendant une demi-heure.

Je note trois réflexions que vous faites en rendant compte de cet interrogatoire :

1º Elles paraissent très aimables, très simples, nullement intimidées... tournons la page, vous dites de l'aînée : elle est défiante, se tient sur ses gardes, a l'air un peu méprisant et peut-être même un peu sournois.

2º Pendant cet interrogatoire, j'ai l'impression très nette d'une surveillance constante de la sœur aînée; parfois elle veut même répondre à la place de sa sœur.

3º Ces déclarations sont faites d'un ton naturel, mais donnent à certaines moments l'impression d'une leçon récitée; page suivante vous reprenez cette idée : « Cela l'amuse de répondre aux questions, exactement comme une enfant qu'on interroge et qui sait très bien ses *leçons*; page 152: « Certains sont très surs d'eux, comme des enfants qui savent très bien leur *leçon* »; page 153 : « Chacun décrit ce qu'il a vu, comme s'il récitait une *leçon* apprise. »

Donc, quatre fois en six pages, vous reprenez cette idée de leçon apprise. Cela nous prépare à votre conclusion qui sera : la simulation pure. Mais n'anticipons pas.

Andrée qui paraissait très aimable, dès l'abord et très simple, est devenue quelques instants après méprisante, défiante et sournoise. C'est sans doute que votre personne

ou vos questions lui ont déplu, voilà tout. Mais quant à dire qu'Andrée est sournoise et méprisante, c'est radicalement faux. J'en appelle à toute la population de Beauraing. Il n'est pas, dans le village, de meilleure fille qu'elle; bonne avec les gens et les bêtes, qu'elle adore, simple, aimable, naturelle, travailleuse comme pas une. Elle n'a guère le temps, la pauvrette, de penser à la Vierge pendant le jour, ce dont vous vous étonnez : Huit vaches à traire soir et matin, enlever le fumier, les liter, les soigner, hacher les betteraves, courir en vélo vendre le lait à domicile, et, entretemps, recevoir les professeurs d'université, les révérends pères, les vieilles dames qui les embrassent et les harcèlent de questions, les médecins, les reporters, les hommes de lettres, les photographes, et la foule innombrable des visiteurs anonymes qui envahissent jusqu'à l'étable, sourire à tout le monde, je voudrais bien vous y voir! Ne vous étonnez donc pas que, quand ces pauvres enfants excédés, répondent à vos questions, ils aient l'air de réciter une leçon, ils ont dit tant de fois la même chose!

Quant à la surveillance qu'Andrée a l'air d'exercer sur sa petite sœur, n'est-elle pas toute naturelle? N'avez-vous donc pas d'enfants, Monsieur le Professeur?

Voilà des gosses qui n'étaient nullement préparés à ces événements formidables dont ils sont les principaux acteurs; du jour au lendemain, chacune de leur parole est épluchée, chaque geste commenté, tous les regards sont braqués sur eux, s'ils ont une parole maladroite, elle sera relevée et amplifiée immédiatement. Ils ne le savent que trop bien et vous voudriez que, devant des vieux professeurs barbus et à lunettes, véritables inquisiteurs, Andrée, telle une petite maman, ne prenne pas sous sa protection sa petite sœur de neuf ans, ne veuille même parfois répondre à sa place quand la question est difficile, car, on ne sait jamais, elle pourrait mal s'exprimer!

Vous allez ensuite chez Voisin, et vous voilà tout étonné et même scandalisé de ne pas trouver tout le monde en prière. Albert parle et rit, Fernande, parle de douleurs qu'elle éprouve au côté, elle dit qu'il viendra beaucoup de monde ce soir; rien ne vous échappe, rien ne vous charme dans ce petit intérieur familial où vous êtes reçu, tout vous choque

plutôt, car vous ne pouvez concevoir que des enfants qui chaque soir prétendent voir la Vierge ne changent pas radicalement du jour au lendemain leur façon de vivre. Ils restent naturels, et vous ne pouvez l'admettre; cependant, n'en doutez pas, s'ils cessaient de l'être, d'autres enquêteurs diraient qu'ils jouent la comédie. Vous n'avez donc pu qu'*observer* les enfants Voisin d'une façon très sommaire; vous n'auriez pas pu procéder à un *interrogatoire sérieux*, car à ce moment de la journée la maison était envahie par la foule des visiteurs dans laquelle vous étiez vous-même perdu.

Enfin, vous voilà, avec les enfants, sur le théâtre des apparitions.

Ne dites pas que dès avant ce moment, vous n'êtes pas déjà prévenu défavorablement, vos réflexions précédentes le donnent nettement à penser. Vous n'êtes pas trop mal placé, étant près des enfants dont vous voyez une seule de face et vous voyez Albert de profil.

Les enfants commencent le chapelet d'une voix monotone et sans ferveur, dites-vous. Avez-vous jamais entendu une récitation de chapelet qui ne soit pas monotone? Elle l'est par essence, puisqu'on répète toujours la même chose. Quant à la ferveur, comment pouvez-vous l'apprécier? Voudriez-vous un ton déclamatoire? Brusquement, les enfants tombent à genoux. C'est le signe du commencement de la vision, mais, malheur à eux! votre œil exercé a remarqué que la chute, à une seconde près, n'a pas été absolument simultanée. Mauvais signe, les indices de simulation augmentent. De plus, vous remarquez tout de suite, vous, une chose que ni moi ni personne n'a jamais remarquée : Andrée scande davantage le début des *Ave!* Pourquoi donner ce détail, sinon pour préparer les esprits à admettre votre thèse de la simulation; cela donne à entendre en effet qu'Andrée serait le chef d'équipe des jeunes simulateurs.

Vous remarquez qu'Albert est distrait et qu'on ne voit pas sur la figure d'Andrée le reflet de la vision. Immédiatement, vous le dites, une évidence terrible s'impose à vous : *les enfants ne voient rien!* La prétendue vision prend fin et l'interrogatoire habituel suit. Il n'apprend rien de neuf, l'apparition n'ayant pas parlé.

C'est fini, mais quant à vous, votre opinion est faite : *les enfants n'ont rien vu*, donc ils mentent! S'ils ont menti aujourd'hui, ils ont menti hier, comme ils mentiront demain!

Quelques autres hypothèses pourraient être envisagées : hypnose, hallucination, vision réelle, vous les écartez et vous retenez la seule que vous avez adoptée : la simulation pure.

Sur quoi vous basez-vous? Sur de simples impressions : monotonie de la prière avant la vision, distraction d'Albert, absence de reflet de la vision sur la figure d'Andrée.

Sans doute, vous le dites vous-même, ce que vous énoncez là, ce ne sont pas des preuves, ce ne sont que des impressions personnelles, mais alors, pourquoi concluez-vous? D'autres que vous, aussi bien ou mieux placés, ont eu, vous ne l'ignorez pas, des impressions personnelles différentes des vôtres et ils se sont tus; pourquoi n'observez-vous pas la même prudente réserve?

Mais il n'empêche qu'avec assurance, vous déclarez que ces impressions sont le résultat *d'une observation faite dans les meilleures conditions possibles*, et encore, avec une suffisance inconsciente : *qu'elles ont incontestablement plus de valeur que les observations relatées par de nombreux témoins qui ont pu assister aux apparitions sans avoir pu observer les enfants comme vous avez pu le faire*, et, tranquillement, avec tout le poids que donne à votre parole votre science et votre haute situation, vous dites : *Simulation pure, ce fut ma conclusion le soir même du 31 décembre.* Vous essayez de vous reprendre ensuite, mais il n'empêche que votre conclusion reste.

Accusation terrible, Monsieur, conclusion suprêmement injurieuse pour les cinq enfants et pour leur famille, conclusion la moins admissible devant la suite des faits et la simple raison.

Je dis la simple raison, car il est évident pour tous, excepté pour vous, que cinq gosses ne pourraient pas tenir le coup de la simulation pendant un mois entier, devant des inquisiteurs comme ceux qui les entouraient avant, pendant et après les séances de la grotte, sans se trahir; et comment expliquez-vous qu'à certains jours, où ils n'avaient pas eu de vision à la première séance, ils retournaient à la grotte jusque deux

et trois fois, même très tard, en plein hiver, dans l'espoir de revoir la Vierge qui ne s'était pas montrée?

Non, mille fois non, je l'affirme avec tous les témoins de leur désolation, je l'affirme avec tous les habitants de Beauraing, ces enfants là ne sont pas des menteurs!

Ma conclusion à moi est celle-ci : Vous êtes venu à Beauraing avec des idées préconçues, influencé déjà, sans vous en rendre compte, par l'opinion du Dr Degreeff qui y était venu avant vous et dont vous ne pouviez pas ignorer les sentiments.

Vous êtes arrivé à Beauraing vers la fin de l'après-midi : un interrogatoire d'une demi-heure des deux enfants Degeimbre, une visite chez Voisin, la présence à une apparition et vous quittiez Beauraing ce même jour. C'est évidemment trop peu pour vous documenter sérieusement dans une matière aussi complexe.

N'étant pas suffisamment éclairé, c'est-à-dire n'ayant recueilli que des impressions et non des preuves, vous vous deviez à vous-même, et surtout à cinq petits enfants dont l'honneur est en jeu, de suspendre toute conclusion, même réticente.

Vous n'avez eu ni la sagesse ni l'honnêteté de le faire.

A M. LE PROFESSEUR DE GREEFF

Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître,
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.

Ch. Guérin.

Des deux professeurs, vous êtes peut-être le moins coupable, mais vous n'êtes pas le moins ridicule.

Je dois à la vérité que vous vous êtes donné infiniment plus de mal que les deux autres personnages pour établir votre enquête; au reste, comme vous ne formulez aucune conclusion, et que vous faites un certain effort pour rester objectif, je m'efforcerai de vous traiter avec moins de rigueur que vos deux amis.

Vous êtes resté à Beauraing trois jours; c'est beaucoup pour un homme occupé comme vous l'êtes.

A la lecture de votre travail, on reste stupéfait, vraiment émerveillé de la variété, de l'abondance extraordinaire des renseignements que vous avez pu recueillir.

Vous avez tout vu, tout appris; les plus menus détails, vous les connaissez; les moindres paroles des enfants, fussent-ils perdus et bousculés dans la foule, vous les avez perçues; vous avez inventorié les modestes bijoux de Fernande, car vous avez vu le petit cœur en or qui lui a suggéré l'idée du cœur d'or de la Vierge; vous savez qu'Albert s'est retourné à l'église, vous savez qu'il a lu *Un bon petit diable* et, détail très important, vous avez tenu le livre en main. Vous savez que la femme à journée de Mme Degeimbre n'est pas très recommandable; vous savez que M. Voisin a été, le 3 décembre, à la conférence socialiste, cela est vrai, j'y étais aussi et je l'y ai vu. Vous savez que les enfants y ont été reprendre leur papa, et, avec un soin scrupuleux, vous citez vos sources, c'est le témoin M... qui les a vus.

Vous nous donnez quantité de détails de même importance mais tous sont défavorables aux enfants ou à leurs familles. Bref, rien ne vous a échappé.

Personne cependant, ni le garde-champêtre, ni les gendarmes, dont la brigade était renforcée, ne vous a surpris rôdant la nuit dans le village, écoutant aux portes, et chacun sait qu'à la campagne,il est bien difficile de délier les langues.

Comment donc avez-vous fait? Etes-vous devin, ou sorcier, ou spirite? Car enfin vous n'avez pu apprendre, par vous-même, une telle abondance de détails. Mais on finit toujours par tout savoir : vous êtes tombé sur vos hommes!

Votre bonne étoile vous a fait rencontrer une paire d'amis, l'un catholique, l'autre anticlérical, agacés l'un et l'autre par ces histoires d'apparitions.

Ils avaient réuni tout un dossier de menus faits, de racontars, ils les ont jetés par brassées à vos oreilles avides .

Impossible pour vous de tout contrôler, mais vos deux informateurs, ayant pignon sur rue, n'étaient-ils pas des témoins très honorables et de tout premier plan? Avec bonheur, vous avez pris toute la collection : le vrai, le faux, le ridicule, l'odieux, vous avez tout enregistré.

Vous n'étiez somme toute qu'un rouleau enregistreur de phonographe.

Conférence très fructueuse, car chacun des trois interlocuteurs y trouvait son compte : vous d'abord, qui receviez une documentation toute faite; le catholique tiède et dépité dont parle Mgr Schyrgens; et l'anticlérical, enchanté de fournir des armes à l'anticléricalisme par le truchement inespéré d'une revue religieuse. Il en était si heureux, le brave homme, que, dans son impatience indiscrète, il annonçait à des amis, dix jours avant que votre enquête fût livrée au public : « Vous allez voir comment on arrange les apparitions de Beauraing dans la *Revue carmélitaine*... ».

Naturellement, on ne pouvait demander à un savant « professeur d'anthropologie criminelle à l'Ecole des sciences criminelles » de se dépouiller de la déformation professionnelle; c'eût été trop beau; aussi, la croyance au surnaturel dans des événements comme ceux de Beauraing était bien la dernière solution que vous pouviez admettre.

Croire dès le premier jour est encore à notre époque le

privilège du petit peuple, comme il fut déjà, il y a bientôt deux mille ans, celui des bergers. Les savants et les prêtres ne vinrent que bien longtemps après eux, et même beaucoup ne vinrent jamais, car ils firent crucifier Celui qui les avait éblouis par ses miracles. De tous temps, plus que les savants et les philosophes, les petits enfants et les simples furent près du Cœur de Dieu, et vous n'ignorez pas que Jésus ne prit pas ses apôtres dans votre confrérie.

Cependant, Monsieur le Professeur, vous aussi, bien qu'étant un savant, vous êtes un simple et un naïf. Pour vous être laissé rouler si facilement par des plus malins que vous, pour n'avoir pas pu discerner le vrai du faux, pour avoir raconté gravement des choses grotesques, vous êtes une victime plutôt qu'un coupable, et, à ce titre, on vous doit de l'indulgence.

Je vous souhaite donc une conversion prompte et complète eu égard à vos bonnes dispositions initiales, et, pour vous y amener, je vais vous signaler en parcourant seulement quelques pages de votre brochure, quelques-unes des nombreuses erreurs ou inexactitudes dont elle fourmille.

(P. 158-159.) (1) Vous mettez en doute la sincérité des enfants, vous basant sur quelques petites divergences qui se seraient produites dans leurs réponses, sur une rétractation faite par l'un ou l'autre dans des points de détail insignifiants, sur un petit mensonge bien innocent de la petite Gilberte (9 ans). Sur ce point comme sur d'autres, vos deux informateurs ont faussé votre jugement. Ce sont d'ailleurs des étrangers au pays; mais pas un vrai Beaurinois sérieux, croyant ou incroyant, ne met en doute la sincérité absolue des cinq enfants. La thèse de la simulation, adoptée avec tant de légèreté par votre collègue Van Gehuchten, a toujours été rejetée ici.

(P. 159.) Albert (10 ans) *chasse* de chez lui, en le frappant à coups de poing, un vieux prêtre...

(P. 215.) Albert *veut* chasser de chez lui à coups de poing un vieux prêtre. N'était-ce pas peut-être le P. Bruno? Non, ce n'était pas lui. Mais voici ce qui s'est passé.

(1) Les numéros des pages sont ceux des *études carmélitaines*.

Je le tiens de source très sûre : Un religieux de Marche se trouvant chez Voisin avec d'autres personnes, aurait dit à une vieille dame qui voulait embrasser Albert : « N'embrassez pas ce gosse-là, il n'en vaut pas la peine. » Sur ce, notre petit Albert, qui est un garçon qui n'a pas froid aux yeux, a congédié le religieux déconfit; peut-être un peu vivement. Je n'ai pas vu la scène.

(P. 159). Tous les trois, à tour de rôle, vous faites grief aux enfants de cette phrase : « Nous avons bien le temps (de partir à la grotte). Elle vient quand nous sommes là. » Grief ridicule. La Vierge n'a jamais fixé aux enfants une heure précise. Evidemment, si elle veut bien se montrer à eux, elle se montrera quand ils seront arrivés. Je ne parviens pas à comprendre ce qui vous choque dans cette phrase.

(Pp. 160-161.) Il est faux que l'esprit de Beauraing soit tout à fait voltairien; et d'ailleurs qu'est-ce que cela vient faire ici? Autrefois, il y a quarante ans, c'était vrai, mais depuis longtemps cet esprit est bien changé. Il y a certes encore de l'indifférence, comme dans tous nos villages wallons de la frontière, mais les catholiques y sont en forte majorité; les œuvres paroissiales, les patronages, A. C. J. B., Congrégations, confrérie du Saint-Sacrement, etc., y sont florissantes, l'église est très fréquentée, les écoles des Sœurs ont les trois-quarts des enfants du village.

Il est vrai de dire qu'une famille catholique, par son intransigeance, a fait du tort aux idées religieuses, mais quand vous parlez de débordements, ce qui habituellement veut dire inconduite, dans cette famille, ou bien vous la calomniez ou bien vous ignorez le sens de ce mot. Il n'y a jamais eu d'inconduite dans cette famille, établie à Beauraing depuis plus d'un demi-siècle. Sur ce fait, tous les Beaurinois savent que mon témoignage n'est pas suspect.

(P. 161.) Vous rééditez cette sotte histoire de spirites, inventée de toutes pièces.

(P. 161.) Vous dites que la neuvaine du 2 au 11 février a été un fiasco, et on dirait que vous vous en réjouissez, ce qui serait bien le reflet de la pensée de vos informateurs.

Il n'est pas venu, en effet, autant de monde qu'on s'imaginait en voir. Qu'est-ce que cela prouve?

(P. 161.) Les *vrais croyants* de Beauraing espèrent, dites-vous, que cette mystification prendra bientôt fin, et vous avez soin d'ajouter que ceci n'est pas un cancan.

C'est vous, Monsieur, qui avez été mystifié par vos braves informateurs.

Il est vrai qu'il y a à Beauraing un tout petit groupe de catholiques, alliés maintenant aux anticléricaux, qui affectent ostensiblement de ne pas croire aux apparitions; c'est ce petit groupe qui constitue vos « vrais croyants ». Mais venez donc voir ce qui se passe chaque soir à la grotte, par tous les temps, vous y verrez en prière des membres de presque toutes les familles de Beauraing

(P. 162.) Votre appréciation de la famille Degeimbre n'est pas très indulgente. Evidemment on n'y trouve pas les belles manières des gens de la ville, mais ce sont de très honnêtes gens, ni plus ni moins rustiques que la plupart des campagnards d'ici ou d'ailleurs.

(P. 163.) Une des deux familles emploie de temps à autre une personne peu recommandable! En voilà une affaire! Cela ne vous est-il jamais arrivé à vous-même? et Mme Degeimbre va-t-elle demander un billet de confession aux personnes qui arrachent ses betteraves?

(P. 163.) Vous avez l'indélicatesse de faire savoir à tout le monde que Fernande aurait un petit ami. Je ne sais si la chose est vraie; sans doute le savez-vous mieux que moi; et puis?

A seize ans, le cœur d'une jeune fille ne peut-il pas s'ouvrir à l'amour et rester parfaitement pur? et pourquoi éprouvez-vous le besoin de le dire puisque vous n'y voyez vous-même aucun mal?

. . . .

Mais je ne peux pas continuer de disséquer page par page votre étude, qui en comporte cinquante-sept.

Je vais encore cependant prendre quatre faits concrets que ma connaissance parfaite des lieux et ma présence à toutes les apparitions me permettent de discuter en connaissance de cause.

(P. 189). Nous sommes au 17 décembre.

Vous dites : « Andrée cria en tombant à genoux : « Je vous salue, Marie. »

« Les autres enfants tombèrent en criant : « Je vous salue Marie. »

» La scène ne dura pas plus de quatre à cinq dixièmes de seconde, *pour autant* qu'on puisse apprécier ce temps subjectivement. »

Vous avez bien raison de dire : *pour autant*, et je laisse le lecteur juge de savoir si on peut apprécier, à quatre dixièmes de seconde près, la simultanéité de la chute de cinq enfants; et quand même il y aurait un décalage d'un temps à peine perceptible, qu'est-ce que cela prouverait?

Vous continuez : « Ces *Ave* étaient criés, hurlés, débités avec une impétuosité violente; nous cherchâmes à découvrir dans ces voix autre chose que le ton élevé, la rapidité, l'énervement; nous n'y remarquâmes rien de céleste ou de suave. »

Pauvre homme! Vous êtes donc sourd et aveugle!

Ai-je besoin de vous répondre? Le frisson qui parcourait la foule haletante, les larmes qui coulaient de tous les yeux, les visages crispés par l'émotion vous ont répondu mieux que je ne pourrais le faire. A ce propos, ce m'est un plaisir de reproduire ici ces belles paroles de Henri Goffinet venu à Beauraing le 29 décembre dans l'espoir, dit-il d'enrichir sa vie d'un incomparable et prodigieux souvenir; elles font, avec les vôtres, un singulier contraste :

« Et puis, tout à coup, avec une soudaineté foudroyante, jaillit des cinq petites poitrines comme un cri, comme une gerbe d'allégresse, comme une explosion de joie, mais d'une joie dont l'accent indescriptible ne pourrait être rendu : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ». Et la prière se poursuit alors sur ce ton, non point du tout frénétique, comme on l'a dit, point du tout angoissée non plus, mais accélérée, palpitante de joie, d'enthousiasme, de ravissement. »

. . . .

« Quoi qu'il arrive, et contrairement à mon meilleur espoir, n'eussé-je été témoin que d'une belle illusion, je garderai jusqu'à mon dernier jour, et, à mon dernier soupir, je l'espère, le souvenir me reviendra, consolateur et doux, et gage d'espérance, de la journée où, à Beauraing, dans l'ombre du soir, j'ai cru sentir passer à travers les voix frémissantes d'allégresse de cinq enfants, la vision et la douce présence de la

« Haute Déesse » dont parlait Villon, à qui pécheurs doivent tous recourir. »

Savant au cœur sec, vous haussez les épaules en lisant ces lignes et vous dites : poésie, imagination. Mais vous tous, témoins innombrables, paysans de nos villages, citadins flamands nos frères, dont la foi ardente nous émerveillait, dites-moi si vous n'y retrouvez pas, magnifiquement exprimée, l'émotion poignante que vous éprouviez pendant ces minutes inoubliables que vous avez vécues à Beauraing.

Vous continuez : « A mesure que la dizaine s'achevait, le ton baissait et revenait à la normale. »

Ceci est radicalement faux. Tous les témoins le savent : brusquement, à la fin de la vision les voix se taisaient toutes ensemble, pour reprendre, après un petit moment d'arrêt, sur un ton normal.

(P. 208.) Réflexions sur quelques paroles « entendues » par les enfants :

1° « Je suis la Vierge Immaculée ».

Vous dites : « Les enfants chantent chaque soir à la grotte le chant de Lourdes : « Salut, ô Vierge Immaculée ». Ceci pour insinuer que c'est ce chant qui aurait suggéré aux enfants la parole de la Vierge ».

Je vous donne un démenti formel. Jamais, ni pendant, ni après les apparitions, les enfants n'ont chanté ce cantique à la grotte. Je ne l'ai jamais non plus entendu chanter par la foule. Mais si peut-être on l'a chanté parfois pendant les longues heures d'attente, les enfants n'ont pu l'entendre car on faisait silence à leur arrivée.

2° « Pour qu'on vienne ici en pèlerinage ». Et vous dites : « Dès les premiers jours, la question du pèlerinage fut presque la seule qui intéressât la population. Dès le 10 décembre déjà, les demandes d'achat d'immeubles et de terrains à bâtir étaient nombreuses ». (Conversation de gens de l'endroit entendue le 17 à l'*Hôtel des Touristes*.)

Mais c'était tout naturel, n'est-ce pas, qu'on parle entre soi de pèlerinages futurs à Beauraing et quoi d'étonnant que des spéculateurs cherchent à acheter des immeubles ou des terrains à bâtir? Quelle influence cela pouvait-il avoir sur l'imagination des enfants?

Vos réflexions sur les autres paroles dites par la Vierge sont de même force.

(P. 168.) Vous dites : « Il y a presque toujours des autos qui manœuvrent devant l'*Hôtel des Touristes* ou devant la boucherie, ou bien qui descendent de plus haut ». D'abord, il est faux qu'il y ait presque toujours, en temps ordinaire, des autos qui manœuvrent le soir en cet endroit. C'est même, en hiver, une des rues les plus calmes de Beauraing; mais ceci n'est qu'un détail.

Pour illustrer votre travail, vous donnez, en première page, un plan du théâtre des apparitions, et des routes qui y mènent. Plan très étudié, très précis, avec photos et flèches indicatrices.

Vous l'avez fait vous-même, n'est-ce pas? il ne vous a pas été fourni par vos informateurs; et bien, Monsieur, ce plan, *vous l'avez truqué* pour les besoins de votre mauvaise cause. Vous êtes pris ici en flagrant délit!

Je m'explique.

Ayant si bien étudié les lieux, vous ne pouvez pas ignorer que la route de Rochefort fait, entre le presbytère et l'imprimerie Saimpain, une courbe assez prononcée vers la droite, de telle sorte qu'une auto venant de plus haut, ou bien manœuvrant, soit devant l'*Hôtel des Touristes*, soit devant la boucherie, ne peut projeter ses phares que sur l'église, le presbytère, ou les écoles communales, mais jamais sur le viaduc, et encore moins sur les arbres du jardin des Sœurs. *Cette courbe, vous ne l'indiquez pas sur votre plan*, et vous accentuez votre inexactitude volontaire en indiquant, par une flèche en ligne droite qui part de l'*Hôtel des Touristes* et se termine au viaduc, la trajectoire des phares des autos qui manœuvrent devant cet hôtel.

Ces phares, dites-vous, « éclairent le viaduc et projettent les ombres des arbres sur le talus du chemin de fer, et il est certain qu'une imagination apeurée peut y trouver de quoi alimenter une illusion ».

Je ne discuterai pas l'opinion que vous émettez, que la lueur d'un phare d'auto pourrait donner à cinq enfants l'illusion qu'ils voient la Sainte Vierge. Cela me paraît trop ridicule.

Mais j'insiste sur ce fait que vous n'hésitez pas à truquer

un plan pour essayer de donner plus de créance à votre thèse. Cela, Monsieur, s'appelle en français un acte malhonnête, et cet acte vous disqualifie.

J'estime qu'il n'est pas nécessaire de pousser plus loin l'analyse de votre travail.

. . . .

Et vous allez ainsi, au cours de cinquante-sept pages, passant au crible de votre critique impitoyable, mesquine indiscrète, tous les menus faits de la vie de ces cinq enfants et de leurs parents, avant, pendant et après les apparitions, les films qu'ils ont vus, les lectures qu'ils ont faites ou pu faire, etc. Vous vous scandalisez en constatant qu'ils ne sont pas devenus subitement des petits saints, vous scrutez avec des verres grossissants, tous leurs moindres faits et gestes. Vous avez bien soin de passer sous silence tout ce qui pourrait être à leur avantage, mais s'ils ont eu une parole, une attitude déplaisante ou maladroite, vous les notez avec amour. Vous faites des incursions odieuses dans leur conscience, vous enquérant minutieusement si Albert a été communier tel jour, et s'il a été ou non à confesse avant de communier.

. . . .

Pharisien! Je crois vraiment que vous aimeriez de salir ces pauvres petits et vous ne l'osez pas!

Je vous avais promis de l'indulgence, et je ne sais m'empêcher de vous dire mon dégoût!

Léon Degrelle n'avait pas tort quand, parlant de votre visite à Beauraing, dans les éditions Rex, il vous dépeignait sous les traits d'un vieux professeur bouffi de vanité, chevrotant, crachoteur, borné et raccorni. Peut-être exagérait-il votre laideur physique, mais connaissait-il à fond la laideur de votre âme d'inquisiteur?

Enfin, il faut finir... Je prie la Vierge de Beauraing de vous éblouir de ses clartés.

Je la prie de vous faire don de ce qui vous manque de toute évidence : la charité chrétienne pour la conduite de votre vie, et l'esprit critique pour la conduite de vos enquêtes futures.

Pour votre salutaire pénitence, vous réciterez trois fois

en vous frappant la poitrine, cette prière que Verlaine, d'avance, avait composée pour vous :

Si je me sens puni, c'est que je le dois être.
Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien;
Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître
Le pardon et la paix promis à tout chrétien.

. . . .

Chers petits enfants de Beauraing : Fernande, Andrée, Albert, la grande et la petite Gilberte, choisis par la Vierge pour nous faire son message divin, nous vous aimons, car vous êtes la fleur vivante de notre sol.

En entendant votre prière ardente, beaucoup d'entre nous ont retrouvé la foi de leur première enfance, et nous savons dès maintenant que Celle qui vous a promis de convertir les pécheurs a déjà largement tenu sa promesse.

Cependant, à l'âge heureux où la vie ne devait avoir pour vous que des sourires, vous avez connu trop tôt la malice et la laideur humaines, et vous payez déjà la rançon de la faveur qui vous a été faite.

Des chrétiens, des prêtres même, sont venus de loin; sourds et aveugles, ils n'ont pas entendu votre voix extasiée, ils n'ont pas vu votre regard fervent, et ils vous ont accusés... Mais nous, vos frères de race, nous vous croyons et nous saurons vous défendre.

IMP. LESIGNE - BRUXELLES